

Marjane Satrapi, 50 ans et une fraîcheur tout adolescente, a cette nature qui balaie les modes et les obstacles. Les quatre volumes de sa BD, *Persepolis*, ont fait le bonheur de L'Association qui les a publiés entre 2000 et 2003 (Marjane est restée fidèle à cette maison BD alternative, malgré le succès et le chant des sirènes qui lui promettait 400.000€ pour tout quitter). En 2007, la BD culte, devenue un long-métrage d'animation grâce au tandem [Vincent Paronnaud](#) et Satrapi, obtient le prix du jury du [Festival de Cannes](#).

Quand je dessine, c'est le seul moment où je suis calme

Marjane Satrapi

Jusqu'à fin décembre, ce tempérament expose chez Françoise Livinec, 24 rue de Penthièvre, Paris, VIIIe, *«Femme ou rien»* (pimpant catalogue étoilé aux Éditions F. L., 29€). Quinze grands formats ultra-figuratifs, où les femmes, rondes, brunes, sensuelles, farouches, regardent le spectateur droit dans les yeux. Son portrait annonce la couleur : la photo, en noir et blanche, s'arrête juste au-dessus de la bouche bien rouge (elle a une collection de rouges à lèvres sur la table de son bureau), pincée sur une cigarette comme Jean Gabin, et sur le haut de sa blouse blanche de peintre.

«Il y a des couleurs que j'adore, même si je m'habille toujours en noir. Rien à voir avec la palette de bon goût de la peinture bourgeoise. Comme un Braque qui ne serait pas un Braque», prévient cette fan de Pop Art et de Jasper Johns. *«J'aime le travail conceptuel s'il est suffisamment bon, suivi d'un travail artistique, c'est-à-dire d'un certain artisanat. On n'en peut plus de tous ces concepts, des sujets souvent importants, des références écrasantes à Derrida et Deleuze, mais inaptes de formes. Les vrais artistes, on les reconnaît, on les accepte d'emblée. Cela m'insupporte que le bluff prenne ! Je me dis : 'c'est moi qui ne comprends pas?', ou 'est-ce que tout le monde est con ?' et j'oscille entre les deux. Très souvent, les gens n'osent pas dire qu'une chose est incompréhensible et préfèrent crier au génie»,* dit carrément cette Iranienne arrivée à Paris en 1994 *«alors qu'on annonçait la mort de la peinture»*.

Quand on fait de la BD, à longueur de journée, on dessine des personnages. Ce qui est le plus attirant et le plus difficile que de dessiner un être humain. Il faut travailler sur les équilibres. Il se passe un drôle de phénomène sur Terre : jusqu'à dix ans, tous les enfants dessinent puis seuls ceux qui s'estiment avoir le droit de dessiner, continuent. Et 99,99% des gens arrêtent de dessiner et considèrent que cette pratique appartient à la petite enfance. C'est bizarre, car le premier langage de l'Homme est le dessin, bien avant l'écriture.

Après pas mal de moments de dépressions où je pensais que je ne valais rien, j'ai fait «Persepolis»

Marjane Satrapi

Vous avez toujours peint et dessiné ?

Toujours. J'avais sept ans, en Iran, quand j'ai fait mon tout premier tableau, un Pissarro que je devais copier pour ma classe de peinture à l'huile. La professeur ne prenait que des élèves de 14-15 ans. Ma mère a insisté pour que je vienne une demi-journée. Je n'ai pas dit un mot alors que j'étais hyper pipelette, fille unique, je fais cela religieusement. Pendant six ans, j'ai copié les maîtres impressionnistes et modernes, Pissarro, Cézanne, etc. Quand je suis venue étudier à Vienne, j'ai continué à dessiner. C'est le seul moment où je suis calme. J'ai commencé à faire des arts graphiques et de l'illustration en pensant à un métier pour devenir une femme indépendante. Après pas mal de moments de dépressions où je pensais que je ne valais rien, j'ai fait *Persepolis*. À un moment, je dois dire que j'ai eu la grosse tête. J'ai commencé à faire des tableaux, pensant être arrivée. Je vais faire un film, je reviens, je regarde : tout est moche, prétentieux, affreux. J'ai tout détruit. Je me suis mise sérieusement au travail. Ce fut ma première exposition chez les Noirmont.



ARTS EXPOSITIONS

Marjane Satrapi: «Mon devoir, c'est de vendre de la beauté»

Publié à 15:41

Valérie Duponchelle

✓ Suivi

INTERVIEW - Impératrice de la BD depuis le succès de «Persepolis», cette Iranienne de Paris peint des femmes qui lui ressemblent, dans le trait net et la couleur du Pop art. Rencontre avec une joyeuse «féroce».

Son atelier entre Bastille et République est littéralement accroché au ciel de Paris, sa «ville chérie» qu'elle arpente sans cesse, avec vue sur un océan de toits qui est déjà une palette de peintre. Parquet ciré, bibliothèque choisie, rangée et aérée, chevalet au repos comme les tubes de peinture acrylique rangés par gamme de couleurs. Les roses. Les rouges. Les noirs. Les marines.

Pensez-vous que la BD ait décomplexé une génération de futurs peintres par sa liberté à représenter ?

Ce serait juste. La BD est prise au sérieux, même plastiquement. Elle est passée d'un public adolescent à un public adulte. J'ai toujours été lasse du débat peinture figurative ou non figurative. Je suis heureuse de voir quelque chose que je trouve hyper beau. Et si quelqu'un est assez heureux de voir un de mes tableaux au point de vouloir le posséder, alors j'ai fait mon devoir. Mon devoir, c'est de vendre de la beauté. Je ne vais pas changer le monde avec ça, mais peut-être changer une vision du monde.



Dans *Persepolis*, le noir est triomphant. C'est l'idée du deuil ?

Non, pas du tout. Non, la BD, c'est l'écriture. Il ne faut pas rajouter d'arrière-plans au dessin. J'ai déjà un récit très compliqué. Si j'ai un dessin très chargé, on sature, on perd le fil. Trop d'informations. Trop de dialogues. Il faut aller au plus simple possible. L'Association qui m'a publiée ne faisait que des ouvrages en noir et blanc pour des raisons économiques.

La couleur est plus longue à lire. Le flou artistique est plus facile à faire que la simplicité, d'ailleurs. Là, il faut que tout fonctionne tout de suite, sinon cela se voit comme le nez au milieu de la figure ! J'adore les couleurs chaudes, mettre un rose à côté d'un rouge, un orange à côté d'un rouge, un rose à côté d'un orange.

Quels sont vos maîtres en matière de couleurs ?

Pour moi, le maître de la couleur est forcément Matisse. J'ai adoré l'exposition du Centre Pompidou. J'aime le Picasso d'avant le cubisme, Toulouse-Lautrec. Le peintre que je peux observer pendant des heures reste Balthus. Tout y est à la fois tellement beau et inquiétant. J'ai l'impression de respirer l'air que respirent les personnages du tableau. Balthus arrive même à me suggérer l'odeur des lieux et des scènes qu'il présente. Quand je faisais de la BD, je regardais pendant des heures Brueghel l'Ancien, je déchiffrais ses myriades de scènes en arrière-plan, tous ces petits personnages, tous ces petits fous parfois ridicules ou obscènes. Plus on regarde, plus il y a des choses à regarder. Mais je suis impressionnée aussi par les noirs de Soulages.

Pourquoi ne peignez-vous que des femmes ?

Parce que je suis esthète, pas par intérêt sexuel comme les peintres hommes. Dans le règne animal, le mâle est souvent le plus beau. Chez l'être humain, c'est l'inverse. J'adore la beauté, je sais que c'est un crime de dire cela aujourd'hui. C'est un tabou. Pour moi, l'art est la représentation de la réalité par le prisme de la beauté. Tout le monde sait faire du moche et peut donc se projeter facilement dans du moche qui semble à leur portée ! C'est peut-être aussi mon féminisme à moi que de peindre ces femmes-là que j'ai vues, que j'ai rencontrées, qui incarnent la vie, y compris par leur férocité. J'aime bien les féroces, les pas commodes, les femmes qui s'affirment. Je n'aime pas les petites choses torturées qui peuplent un «boboland» bien loin de moi. Je ne suis ni petite chose ni torturée. Je ne peux pas dessiner autrement.



Marjane Satrapi

«Sherwood», 2020, par Marjane Satrapi. Comme ses héroïnes, l'artiste est «souvent habillée de noir mais porte toujours un rouge à lèvres rouge pour marquer sa féminité».

Crédits photo : © Marjane Satrapi © Galerie Françoise Livinec



«Smoke», acrylique sur toile de 2020, par Marjane Satrapi, la brune fumeuse à la bouche bien dessinée.
Crédits photo : © Marjane Satrapi © Galerie Françoise Livinec



«In the air», acrylique sur toile de 2020 (160 x 100 cm), Marjane Satrapi la voyageuse a mis sa vie sur la touche pause, la peinture, et maintenant l'écriture de scénarios.

Crédits photo : © Marjane Satrapi © Galerie Françoise Livinec

LE FIGARO .-Pourquoi ce retour à la peinture, après une pause de sept ans ?

Marjane SATRAPI.- Pourquoi peindre ? Tout a été fait en cinéma, en peinture, tout a été fait en tout. Ce qui m'intéresse, comme dans «*Bacon en toutes lettres*» au Centre Pompidou, c'est le regard nouveau qui se porte sur une discipline, une histoire, une vie. Au cinéma, grosso modo, il y a six ou sept histoires. Ce qui compte, c'est un autre angle, un autre point de vue, une autre façon de voir et de raconter. Utiliser son propre langage. Quand je suis arrivée à Paris en 1994, la peinture était donnée morte, écrasée sous la sociologie. Londres se réveillait avec [Damien Hirst](#) et la YBA (*Young British Artists*) Generation. J'ai continué de peindre. Je pense qu'il faut garder à l'art le propre de l'art.

Quand Crée des BD, on travaille justement sur ce rapport discours et image ?

Pour moi, la BD, c'est le domaine de la littérature. J'écris en dessinant. C'est un genre littéraire assez bâtard, pas vraiment des arts plastiques, pas vraiment de la littérature, pourtant c'est les deux à la fois. L'avantage, c'est d'être un art vraiment populaire. N'importe qui peut s'acheter un livre ! Mon combat a toujours été de faire quelque chose de très bien mais accessible à tous. Il faut avoir le ton juste pour que tout le monde comprenne. C'est comme les sciences, même la physique nucléaire. Je veux donner les clefs de la compréhension. C'est aussi cette clarté de l'esprit que j'ai voulu traduire dans mon film *Radioactive* sur Pierre et Marie Curie (2019).

Jusqu'à dix ans, tous les enfants dessinent puis seuls ceux qui s'estiment avoir le droit de dessiner, continuent. Et 99,99% des gens arrêtent de dessiner. C'est bizarre.

Marjane Satrapi.